

# Les pratiques philo ou le silence qui pense

## Brice Droumart

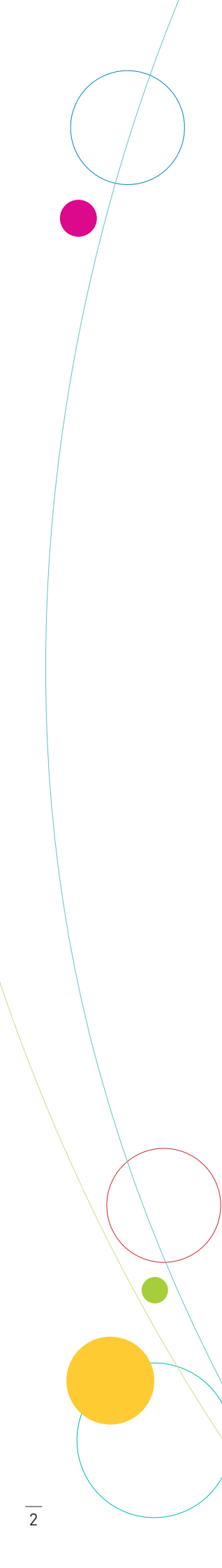
« Ainsi l'accord final d'une mélodie regarde par tout un côté vers le silence, c'est-à-dire vers le néant de son qui suivra la mélodie ; en un sens il est fait avec du silence, puisque le silence qui suivra est déjà présent dans l'accord de résolution comme sa signification. Mais par tout un autre côté il adhère à ce *plenum* d'être qu'est la mélodie envisagée : sans lui cette mélodie serait en l'air et cette indécision finale remonterait à contre-courant de note en note pour conférer à chacune d'elles un caractère inachevé »<sup>1</sup>.

L'enfant arrive au monde dans le bruit. La vie se manifeste par le bruit. Le quelque chose fait bruit. Pour les Nouvelles Pratiques Philosophiques, c'est essentiellement par le *logos*, compris comme parole et raison, ou comme parole raisonnée, que les choses adviennent, chutent dans le temps, donnent au monde une tonalité pour que ce dernier ne soit plus lieu d'errance mais moment de rencontre et de dialogue. Dans *La Métamorphose* de Kafka, Grégoire meurt, non pas de s'être transformé en cloporte, mais de ne pas pouvoir, étant devenu cloporte, communiquer avec ses proches. S'il est dans la nature de l'être humain de communiquer ou d'être entendu, le silence semble en sonner le glas et mettre à mal jusqu'au « vivre avec ». Bien souvent, il angoisse l'animateur·rice, considérant que c'est bien par le bruit que l'atelier s'anime. Nous tâcherons ici de montrer que

le silence est à l'animation philo ce que le repos est au muscle, et que lui redonner une positivité, lui reconnaître sa vertu, c'est en faire un élément constitutif d'une pensée qui ne cesse de rencontrer son autre, qui se confronte, qui se partitionne. La parole révèle. Elle est acte de création et de sens, non ici dans un sens liturgique, mais bien comme engagement, comme participation. Le silence semble alors tomber dans la négativité la plus radicale, devenant même punition : Abélard, avant d'être émasculé, fut réduit au silence perpétuel par le pape suite à ses travaux de recherche autour de la logique de Dieu. Le silence comme fin du règne de la raison, ou simplement comme suspension de son extériorité, est-il à craindre, à espérer, à apprivoiser – voire à provoquer – pour l'animateur·rice en pratiques philo ?

---

1 Sartre, J.-P., *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, pp. 589-590.



## Première variation : le « dire-tout » comme étouffement

Le silence se présente souvent comme une énigme ontologique. Peut-être même que le déterminer par la présence serait commettre une confusion, puisque sa nature même est absence... Il n'a, pour reprendre la terminologie aristotélicienne, qu'« une existence obscure et imparfaite », parce qu'on ne sait pas « s'il faut le placer parmi les étants ou les non-étants »<sup>2</sup>. Peut-être est-il les deux à la fois. S'il est, il est toujours « en cessant d'être ». Césure, coupure, il semble comme s'échapper du monde des phénomènes, se cacher à nos perceptions, n'être que comme forme pure de la parole et perspective du discours. Il est l'impossibilité de la pratique philo et qui pour autant la rend possible : aporie autant

que structure essentielle du philosophe. Qu'est-il possible de dire positivement du silence ?

Autrement, le dire aussi peut être étouffement et, en tant qu'animateur·rice aussi bien que comme participant·e, chacun·e en fait l'expérience : « Ils m'ont gonflé de leurs voix, tel un ballon, j'ai beau me vider, c'est encore eux que j'entends. Qui, ils ? [...] Les mots sont partout, dans moi, hors moi, ça alors, tout à l'heure je n'avais pas d'épaisseur, je les entends, pas besoin de les entendre, pas besoin d'une tête, impossible de les arrêter, impossible de s'arrêter, je suis en mots, je suis fait de mots, des mots des autres... »<sup>3</sup>

## Deuxième variation : le retournement

Le silence procède de l'en-deçà comme de l'au-delà. Il est terme final et initial, truisme. La raison et le discours semblent s'y perdre, comme la chute silencieuse d'une pierre dans un puits sans fond. On pourrait substituer à la notion de temps celle de silence dans l'affirmation hégélienne : « Le temps [et donc le silence] est l'être qui en étant, n'est pas et n'étant pas, est »<sup>4</sup>. Voilà qui rend compte de la complexité de la question. Le silence comme échappant à la perception tout en

la conditionnant. Reste la parole comme acte et le silence comme puissance.

Et pourtant, le silence n'est pas néantisation mais ponctuation, articulation, suspension. Plus loin, il n'est jamais absolu. Il est car il y a *dia-logos*. En effet, reste le bruissement de l'être, toujours déjà présent et présence de soi et à soi. L'insomniaque écoute l'être comme on écoute le battement d'ailes d'un papillon, silence assourdissant me tenant éveillé, alerté. Les moments de silence sont de

2 Aristote, *La Physique*, livre IV.

3 Beckett, S., *L'Innommable*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1953, p. 166.

4 Hegel, G.W.F., *Encyclopédie des sciences philosophiques*, tome II : *Philosophie de la nature*, Paris, Vrin, 2004, p. 197.

ceux qui maintiennent l'attention dans la sphère du philosophe.

Sans réalité physique, inquantifiable, d'une assourdissante neutralité, il reste cette ineffable signifiante qui ouvre à soi et arrache à la passivité. Paradoxal donc, il n'existe que dans l'absence du son qu'il achève tout en portant en lui l'annonce d'une construction à venir. Cette alternance est celle du penser ensemble de ceux et celles qui prennent le temps de s'accrocher à ce qui les précède tout en tendant vers ce qui les suivra.

Laisser le temps au contenu de chaque intervention, de chaque reformulation et argumentation, de percoler, d'être entendu, d'être soumis à l'analyse critique, déconstruit et *in fine* compris et utilisé par chacun-e comme moyen de faire avancer

sa propre démarche n'est possible qu'en suspendant, parfois par l'injonction, la cacophonie de propos ininterrompus. Ce qui semble être une absence devient alors le temps de l'appropriation et de l'*intra*. Sous le signe extérieur du « rien », le silence se fait temps nécessaire à la rencontre de soi et de l'autre, et signe le reflet d'une pensée en construction. Il ne s'agit pas de dire que tous les silences se valent, mais bien d'affirmer qu'ils ne sont pas systématiquement à craindre et à combler. Il n'y a pas d'urgence au dire tout, à la *parrhèsia*. Au contraire, l'urgence pour le-a philosophe est de dire ce qui est pensé et pensable par l'autre, et de prendre donc le temps de la logique et de l'intelligibilité des propos.

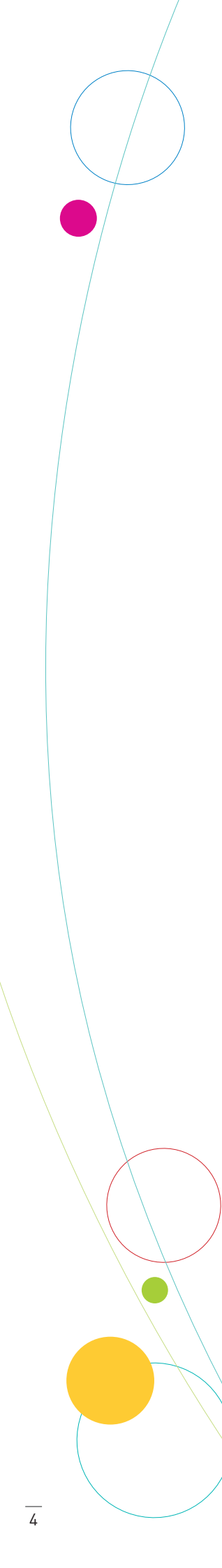
## Troisième variation : comment apercevoir le néant ?

En posant cette question, on lui donne déjà de façon magique de l'existence. Wittgenstein avait résolu cette impasse dans la conclusion de son *Tractatus logico-philosophicus* en statuant que « ce dont on ne peut parler, il faut le taire »<sup>5</sup> et donc garder silence. Mais ce silence n'est pas celui du penser. L'absence de signe extérieur, de vocable, ne reflète pas nécessairement un mutisme du *cogito*. Affirmons que la pensée ne se suspend pas lorsqu'elle est confrontée, malmenée, mise en perspective par autant de différences qu'il y a d'opinions, d'hypothèses, de corroborations, de participant-es. La communauté de recherche, comme

l'animateur-riche, crée du silence « riche », du silence qui produit, qui fait taire, parce que solitaire, le capharnaüm de la pensée turpide. Bien plus, le silence est-il l'indispensable temps agglutiné à toutes argumentations et qui, par conséquent, participe du fait que les pratiques philo s'échappent du carnaval d'opinions, du tumulte du débat pour faire montre de réflexions coconstruites ? En ce sens, le silence s'écoute et s'entretient pour l'animateur-riche qui cherche à refaire du monde une énigme.

Parler pour maintenir vive l'existence ? Héritier lointain de cette sagesse qui désespère d'ouvrir par les mots un espace

5 Wittgenstein, L., *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1961, p. 107.



de sens, Beckett ne choisit pas le silence. Ses personnages sont incapables de se taire, comme l'avoue Estragon. Mais c'est pour ne pas entendre et, en fin de compte, pour ne pas penser.

Estragon – « Essayons de converser sans nous exalter, puisque nous sommes incapables de nous taire.

Vladimir – C'est vrai, nous sommes intarissables.

Estragon – C'est pour ne pas penser.

Vladimir – Nous avons des excuses.

Estragon – C'est pour ne pas entendre »<sup>6</sup>.

## Quatrième variation : Janus bifrons<sup>7</sup>

Le silence fait passer du tumulte du monde à l'horizon signifiant du penser. Précisément, le silence donne sens comme dernière épreuve de la parole. Il ponctue donc et reste comme agglutiné au dernier accord de l'argument, regardant déjà vers la pensée à venir. Il fonctionnera même à rebours, redonnant sens à ce qui le précède. Retournement en ressource, de l'impossibilité en nécessité. Le silence comme intériorité... Le verbe comme extériorité. Le silence est moteur par le jeu qu'il entretient avec la parole. Le silence est souvent redouté par l'animateur·rice alors qu'il participe activement à l'élaboration d'une pensée qui, lors de l'atelier philo, reste en mouvement qu'il s'agit de saisir par son rythme. Le silence vient cadencer l'atelier philo ; plus qu'un échec, il est un outil indispensable. Le·a chef·fe d'orchestre vient imprimer le rythme, non d'une mélodie, mais des silences qui la construisent.

Le silence fait mouvement en dedans, ouverture au dehors. Il s'installe dans

l'intervalle. Entre le souvenir et le dire « à-venir ». Toujours déjà l'idée le comble et l'excède. Le silence se tait et laisse place ; du mutisme respectueux de celui qui apprend et écoute, certains s'échappent, se réinvestissent de la parole pour se rencontrer par leurs argumentations et créer musique.

Que serait le monde si le silence n'entrecoupait pas ses bruits ? Un son continu et inconsistant ? Il ne faut pas prendre la parole à la légère. Donner la parole à quelqu'un revient à reconnaître et, même, faire reconnaître son existence. Une esthétique est à l'œuvre. Les contraires se rencontrent. Le silence est à la pratique philo ce qu'il est à la musique. Suivant ce qu'en aurait dit Miles Davis : « La véritable musique est le silence et toutes les notes ne font qu'encadrer ce silence ». L'analogie résorbe la simple négativité du concept pour le transformer en puissance.

Le silence ramène à la seule présence de soi et de l'autre, comme une entrée en communauté. Il est une durée, un temps,

<sup>6</sup> Beckett, S., *En attendant Godot*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1952, p. 89.

<sup>7</sup> Dieu romain des choix et des portes, représenté avec deux visages, l'un tourné vers le passé et l'autre vers l'avenir.

un intervalle. Temps de l'introspection et de l'écoute, de l'instruction et de l'acquisition d'un nouveau langage. Loin d'être néant, il se présente comme l'indispensable retenue qui donne sens au mouvement de coconstruction. Propension, force réfléchie, il s'agit de faire taire jusqu'à ses passions, de rendre silencieux le concept pour éveiller, laisser émerger une nouvelle modalité, une nouvelle perception qui ira peut-être jusqu'à transformer la discussion de laquelle on retourne, à laquelle on retourne et qui fait que nous pensons ici, maintenant et ensemble.

Faire silence, c'est se rendre disponible hors de la catégorie de la quantité pour ne plus être un exemplaire mais se poser

comme inter-venant-e et, par là même, exister plus adéquatement comme interlocuteur-riche. Cette affirmation arrive malgré tout en questions : comment gérer les silences qui, parfois, peuvent être étouffants par leur nombre ou leur durée pour le rythme de la discussion ? Comment ne pas faire de celui-ci une citadelle imprenable qu'il s'agirait d'assiéger ? Comment, en somme, le briser sans le dévaloriser ?

Certainement, la première prise de parole se devra d'être de l'ordre de la responsabilité pour autrui ou de l'« être-pour-l'autre ». Et, si le silence en vaut la peine, notre parole en est la joie !

## Dernière variation : du silence qui pense

Une lecture rapide ramène donc le silence à une simple négativité. Or, le silencieux se attend souvent activement de retourner travailler au progrès de la discussion. Pouvoir suspendre les bruits du monde permet de donner figure positive aux questions qui habitent une rencontre philosophique. Pour les pratiques philo, le silence sacralise la parole par la réflexion qu'il suscite ; pour peu qu'on lui accorde sa juste place.

Certes, la parole comprise comme participation et incarnation est sa propre mesure et reste l'outil de prédilection des Nouvelles Pratiques Philosophiques. Mais, pour reprendre le titre de l'ouvrage du musicologue et philosophe Jankélévitch, ce « presque-rien », ce « je-ne-sais-quoi » qu'est le silence fait taire l'inessentiel pour

rendre sa qualité à la parole. Plus qu'une limite, il est à envisager comme faisant trace d'une pensée qui se prépare ou se prolonge. Le silence qui suit Mozart n'est-il pas toujours de Mozart ? Reste alors à savoir comment créer du silence « riche », du silence qui pense. Voilà peut-être la véritable angoisse de l'animateur-riche : comment s'assurer que l'envers du dire ne soit pas signe de passivité de la pensée ? Comment, en somme, mesurer la qualité d'un silence pour composer ensemble ?